

Maé Sénécal

Et j'ai crié
sur les murs
de ta ville



Chapitre 1

You're somebody else (version acoustique) – Flora Cash

J'ouvre les yeux. Deux jours. Cela fait deux jours que je suis privée d'une putain de minute de silence. Mon corps tout entier est épuisé, alors que je n'ai pourtant pas levé le petit doigt durant les quarante-huit dernières heures.

Je regarde autour de moi. Les murs sont vierges, dépourvus de toute personnalité. Quelques endroits sont craqués ou tachés, signe que plusieurs personnes sont passées avant moi. La petite fenêtre derrière moi est sombre. Le soleil est déjà couché depuis quelques heures. Le matelas sur lequel je suis étendue dégage une odeur d'urine, de sexe et de quelque chose d'autre que je ne reconnais pas. Il n'y a aucun autre meuble dans la pièce, ni aucune décoration. Je suis entourée par le même sentiment qui me gruge de l'intérieur. Un vide étouffant, suivi d'une solitude tout aussi suffocante.

Même si quatre murs me protègent des autres, le bruit reste mon plus grand ennemi. Je les entends hurler comme des adolescents depuis deux jours maintenant, sans une seule seconde de silence. C'est insupportable. La musique que j'entends dans les autres pièces est si forte que je me croirais dans les premières rangées d'un show de *heavy metal*.

Je soupire, sachant que ce pathétique refuge pourrait m'être enlevé demain matin. Chaque jour, je reviens dans cet appartement sans savoir si la chambre que je squatte sera occupée par quelqu'un d'autre.

Dans la pièce d'à côté, j'entends quelqu'un marcher sur des morceaux de verre. Un homme lance un juron qui ne s'adresse à personne en particulier.

Je prends une grande inspiration, avant de me décider à enfiler mon pantalon taché de peinture. Après quelques secondes, mes pieds décident de coopérer. C'est seulement en me levant que je remarque les seringues vides par terre. Non seulement je dois endurer leur vacarme, mais je dois aussi ramasser les déchets qu'ils laissent derrière eux.

Avec précaution, je les dépose dans un vieux sac à ordures, près de la porte jaune, rongée de moisissures. Au même moment, celle-ci s'ouvre sur une silhouette familière.

— Il était temps, bordel. Il n'arrête pas de t'appeler depuis tout à l'heure. Tu ferais mieux d'aller le voir. Il n'a pas l'air de bonne humeur, lâche Lex, les yeux rouge sang.

— À vos ordres, capitaine, dis-je en faisant un salut militaire.

— Va te faire foutre, réplique-t-il en me fusillant du regard.

Il y a quelques années, Lex n'a pas pu s'enrôler dans l'armée, après avoir échoué aux différents tests de dépistage. Depuis que je suis au courant, je lui lance des remarques comme celle-ci chaque fois que l'occasion se présente. Heureusement, ou malheureusement pour moi, il ne peut pas me toucher ni même hausser le ton lorsqu'il s'adresse à ma petite personne.

— Où est-il ?

— Dans le bureau de Max.

Je ris lorsqu'il prononce ces trois mots. Je reçois pour récompense un autre regard rempli de venin.

Évidemment qu'il est dans le bureau de Max, qui ne consiste en rien d'autre qu'une pièce vide avec deux chaises et une table.

Dans tous les cas, je ne suis pas surprise qu'il soit là. Chaque fois que Max part pour quelques jours, Jules s'enferme dans la pièce. Parfois, j'ai l'impression que c'est pour s'évader, s'éloigner de la vie de merde dans laquelle nous baignons tous ici.

Max l'a recruté il y a trois ans environ, lui promettant une vie où il ne manquerait de rien : argent, drogue, pouvoir, filles... Il lui a donné tous les avantages qu'aurait un bras droit, et pourtant je n'y crois toujours pas. Je sais que Jules est en charge lorsque Max n'est pas là et que tous les hommes qui travaillent ici sont donc à ses ordres. Mais à mes yeux, rien de tout cela n'est vrai.

Je ne peux pas croire une seule seconde que Jules soit en paix avec la vie qu'il a choisie. Je ne peux pas croire qu'il reste volontairement dans cette position de pouvoir, pas après ce qu'il a vécu dans le passé avec sa mère.

Je le vois parfois dans ses yeux. Les remords. Les regrets.

J'ignore pourquoi il ne peut pas se désister. Est-ce que Max le menace ? Pourquoi est-il obligé de rester ? Je suis convaincue que ce n'est pas son choix. Quelque chose, ou quelqu'un, le force à rester ici. Il le faut. Sinon tout ce que je croyais être vrai de cet homme ne l'est pas et je ne peux pas me permettre une autre déception de la sorte.

Je traverse silencieusement le corridor mal éclairé de l'appartement. Plusieurs portes de chambre sont à moitié

fermées et j'entends de petits gémissements malsains. Je grimace.

Une fille, Velda, je crois, est couchée par terre. Elle a la peau si blanche que quelqu'un pourrait la confondre avec un drap. Ses yeux cernés sont à moitié ouverts. Son corps est tellement maigre qu'un seul faux mouvement pourrait la briser en deux. La panoplie d'ecchymoses sur ses jambes dénudées me fait frissonner.

Une fois arrivée à la pièce du fond, je me retourne pour chercher l'approbation de Lex, qui se tient à quelques mètres derrière moi. Je frappe deux coups secs sur la porte de bois foncé, avant d'entendre la voix qui fait vibrer le poil de mes bras.

— Qui est là ? demande-t-il d'un ton assuré.

— La police !

— Très drôle. Hilarant même, ajoute-t-il, en ouvrant la porte.

Ce n'est pas dans ses habitudes de se lever pour accueillir un visiteur, et pourtant le voilà devant moi. Ses cheveux blonds sont attachés à l'arrière, dégageant son visage et ses magnifiques yeux verts. Puisqu'il ne porte qu'un pantalon sombre, je peux admirer les nombreux tatouages encrés sur son torse. Je m'attarde quelques secondes sur la tête de tigre qui rugit sur le côté droit de son torse. Son premier tatouage, et aussi mon préféré.

— Pourquoi voulais-tu me voir ?

— Nous sortons ce soir.

— Super, tu boiras un verre à ma santé.

— Pas si vite, ma belle, lance Jules, en m'empoignant fermement par le bras. Tu viens avec moi. Je ne peux pas sortir sans la reine de la soirée, conclut-il avec un sourire charmeur.

— Ta reine a rendu sa couronne il y a de cela bien longtemps, dis-je sans une trace d'émotion.

Je suis sur le point de me retourner lorsque je remarque une jeune fille qui se tient près de lui. Je ne prends même pas la peine de détourner le regard lorsqu'elle constate que je m'attarde sur son corps et le peu de vêtements qu'elle porte. D'un geste rapide, elle essaie de cacher les parties à découvert, ou du moins celles qui ne le sont pas, gênée et abattue. Ce n'est pas la manière dont elle est vêtue qui m'arrête. Des filles habillées comme elle, j'en croise tous les jours dans cet appartement. Ce qui me choque, c'est la naïveté qui se dégage de son visage. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi jeune s'aventurer ici, et je ne peux m'empêcher de la fixer, d'essayer de comprendre comment elle a bien pu aboutir dans cet endroit.

Son maquillage, qui date d'au moins deux jours, s'agence parfaitement avec ses cheveux sales et emmêlés. Je n'ose même pas imaginer son odeur. J'ai devant moi quelqu'un qui touche clairement le fond, qui semble avoir tout perdu.

— Allez, dégage, Bébé, tu me caches la vue, balance Jules sans me quitter des yeux.

La fille ne réalise pas immédiatement qu'il lui adresse la parole. Alors qu'il la pousse un peu, elle s'excuse à voix basse, avant de me contourner et de disparaître dans le corridor, ramassant au passage une claque de Jules sur les fesses, tandis que Lex la dévore des yeux. Deux filles un peu plus vieilles qu'elle, une blonde et une brunette, cachées derrière le patron de la place, en profitent pour quitter la pièce d'un pas rapide.

— Tu n'en avais pas assez de dix ?

— Le marché est bon, ces temps-ci. L'une d'elles s'est même portée volontaire, rétorque Jules en haussant les épaules, comme si cela était tout à fait banal.

Je me dégage de son emprise et je retourne vers le corridor tamisé qui m'est devenu familier. L'obscurité. Ma meilleure amie depuis des mois. Le seul endroit où je me sente réellement libre, sans rien pour arrêter mes pensées les plus sombres. À force de m'y être trop souvent réfugiée, je m'y suis habituée. Elle et moi, nous ne faisons qu'un. Il faudrait un miracle pour que je puisse me résigner à la quitter.

— Nous partons dans deux heures, Riley, lance Jules derrière moi.

— Dans tes rêves.

— Tu y es déjà, beauté.

Je soupire. Nous savons tous les deux que je n'ai pas le choix de l'accompagner ce soir. Sans Jules, je n'ai nulle part où vivre et il utilise ce fait à son avantage. Beaucoup trop souvent à mon goût.

Chapitre 2

Take What You Can Get – Kaliyo

Je retourne dans la chambre qui me sert de refuge pour me changer. J'attrape une paire de jeans troués et un débardeur noir. Je les enfile si rapidement que je dois, après avoir juré plus d'une fois à voix haute, me reprendre, lorsque je réalise que j'ai mis le haut du mauvais côté.

J'en profite pour récupérer le gros sac de sport contenant mes effets personnels. Plusieurs trous sont apparus près des coutures, signe du temps qui passe... ou de la présence des rats qui vivent avec nous dans cet endroit lugubre. Personnellement, je miserais sur la deuxième option.

Les dernières minutes avant notre départ se déroulent dans une cacophonie digne d'une parade de carnaval. Les filles courent d'une pièce à l'autre, à la recherche d'un vêtement en particulier ou d'une partie de leur dignité, qui sait ? Pendant ce temps, je dénoue mes cheveux, les laissant retomber sur mes épaules, comme j'en ai l'habitude.

— C'est l'heure d'aller fêter, tout le monde ! s'exclame Jules, avec un sourire plus large que le Grand Canyon étampé sur le visage et l'excitation d'un gamin de cinq ans arborée bien ouvertement.

Des hurlements se font entendre de chambre en chambre. À cet instant précis, je me demande si je n'habite pas dans un zoo rempli d'animaux affamés. Dans un monde comme celui-là, être satisfait n'est qu'éphémère ; tout le monde en redemande toujours plus.

Je sors finalement de mon refuge pour rejoindre les autres. Je m'assure que mon cahier est bien en sécurité à l'intérieur de mon sac à main, avant de m'avancer vers le groupe. Depuis que je suis partie, je ne peux aller nulle part sans tous les objets que contient mon sac, ils font maintenant partie de qui je suis. J'aperçois Lex à côté de ma porte, attendant vaillamment mon arrivée. Je croise le regard possessif de Jules et détourne instantanément les yeux.

L'adolescente de tout à l'heure se trouve à quelques pas de moi lorsque Jules rappelle les règlements à suivre pendant la soirée. Demeurer sur le territoire qu'il leur a assigné, ne jamais refuser un client, prioriser les réguliers, je les connais tous sur le bout des doigts. Je regarde encore une fois la nouvelle à mes côtés : elle contemple toujours le sol.

— Inutile de fixer le plancher, Bébé, il ne bougera pas, dis-je dans son oreille.

Ses petits yeux noisette se soulèvent durant moins d'une seconde avant de retourner admirer les lattes de bois. Une vague de compassion me traverse le corps tout entier. Je ne m'autorise pas à ressentir ce genre d'émotion trop longtemps, par peur d'être emportée par le courant.

Avant de partir rejoindre Jules à l'avant, je glisse quelques mots à l'oreille de Bébé, m'assurant que personne ne nous observe.

— Ne bois pas ce soir. Sois prudente.

Tout le monde me laisse passer lorsque je m'avance vers lui. Je vois les deux autres nouvelles de tout à l'heure faire de même. Je lève les yeux vers le ciel, découragée. Me demandant pourquoi je revis présentement une scène de la Bible, où j'incarne Moïse, alors que toutes ces personnes sont devenues des vagues que je déplace aussi facilement qu'une poignée de sable. Je déteste cette attention particulière qu'on m'accorde. Tout ce que je veux, c'est qu'on me foute la paix.

— Prête à célébrer ?

— J'attends ce moment depuis des jours entiers ! je m'exclame sarcastiquement.

Jules m'offre cordialement sa main, que je m'empresse de refuser en prenant les devants du groupe. Comme si j'étais le chef de la meute. Une meute dont personne n'a jamais voulu faire partie. Une meute de jeunes filles perdues, et d'hommes qui ont éperdument soif de pouvoir. Une meute de décrocheurs, de briseurs de cœurs, d'adolescentes remplies de naïveté et d'espoir. De jeunes personnes menées par un cœur noir et impénétrable. Un homme sans vertu semant quotidiennement promesses et mensonges.

— Tu es vraiment belle ce soir, susurre Jules, me ramenant à la réalité.

Il pose une main sur mon dos dénudé, provoquant un frisson inexplicable en moi.

Une longue nuit m'attend.

Chapitre 3

I Feel Like I'm Drowning – Two Feet

La musique est beaucoup trop intense. Je hais les rythmes bruyants. Les gens discutent fort. Je hais les gens trop excités.

Mettons une chose au clair : je ne suis pas née ni râleuse ni pessimiste. C'est ce que j'ai vécu qui a changé ma manière de penser. Comment voir du rose, quand tout ce que nous recevons n'est que du noir ? Comment espérer le bonheur et la joie, quand chaque journée ne nous apporte que souffrance ?

« Dépensez généreusement ! » claironnent les personnes au pouvoir à la classe moyenne, alors qu'elles augmentent les prix constamment. « Vous ne serez jamais seuls », nous rassurent-elles, alors que les hôpitaux débordent de gens abandonnés dont personne ne s'occupe. « Nous voulons votre bien », scandent ces adultes autour de nous, alors qu'ils ne comprennent jamais rien. « Laissez-nous vivre ! » crions-nous à l'unisson vers une élite sourde qui refuse de lever le petit doigt.

J'ai cessé de croire à tous ces mensonges il y a de cela bien longtemps. J'ai ouvert mes yeux sur la triste réalité de la société dans laquelle nous vivons. Sur l'égoïsme individuel

dans lequel nous baignons tous. Il est inutile d'espérer un jour pouvoir abolir toutes ces conneries, alors que toute une vie ne suffirait pas à changer quoi que ce soit.

Je retourne à la réalité lorsque j'entends la voix de Jules à mes côtés.

— Salut, Frank. Tu nous laisses entrer, mon frère? crie-t-il pour se faire entendre de l'homme en noir, glissant au passage un billet dans une poche de ses jeans.

— Par ici, répond celui-ci, inexpressif.

Frank nous amène vers l'avant du club, retirant le cordon de sécurité qui nous sépare de la fête qui rugit de plus en plus fort à l'intérieur des quatre murs.

— Bonne soirée! hurle-t-il à qui veut bien l'entendre.

Jules marche devant, avec sa chemise sombre à moitié déboutonnée et ses lunettes cachant son regard vert perçant. Le mâle alpha protégeant ses dix bêtas. Plusieurs personnes, hommes et femmes, le saluent. Des regards remplis de jalousie, d'admiration ou de haine se posent sur lui au passage. Je l'observe, essayant de percevoir quelque part dans son être une parcelle de peur. Mais rien ne l'atteint. Il est comme un mur. Impénétrable et infranchissable, muni de fondations solides comme l'acier.

À ma gauche, un homme dans la trentaine est plaqué sur une jeune femme d'une dizaine d'années plus jeune. Les deux s'embrassent comme s'il n'y avait personne autour. Je me retourne pour m'assurer que je ne suis pas dans un hall d'hôtel, mais je ne vois aucune réceptionniste. La jeune femme rit langoureusement, avant d'appuyer ses lèvres à nouveau contre celles de l'homme.

Les lumières changent de couleur au fur et à mesure que le temps passe. Les gens dansent sans se soucier de leur

entourage. Je suis hypnotisée par tant de liberté, d'abandon. J'avais oublié à quel point cette sensation était puissante et pouvait entraîner une dépendance.

Je remarque un grand groupe de jeunes hommes qui agissent comme s'ils étaient les rois du monde. L'un d'entre eux porte sur la tête une couronne argentée. Avec ses cheveux roux attachés en chignon, il hurle à en perdre haleine. Deux filles dansent lascivement ensemble à quelques mètres d'eux. Je souris, me remémorant toutes ces soirées passées avec mes anciennes copines, vivant pour le même type de réactions, que nous réussissions si facilement à susciter.

Derrière le comptoir, l'un des barmans attire mon attention. Le haut de ses cheveux bruns est caché par un chapeau melon, le même que j'aperçois sur la tête de plusieurs employés. Il est plus grand que les autres. Son regard se pose sur moi. Étonnée, je recule involontairement. Un frisson, différent de celui que j'avais ressenti plus tôt au contact de Jules, me parcourt le corps. L'un des autres serveurs lui empoigne les épaules pour essayer de lui parler, mais son regard reste ancré au mien.

Jules met fin à ce moment particulier pour me guider vers la section VIP du club. Je me retourne vers lui pour retirer mes doigts entremêlés aux siens et je perds de vue le garçon au chapeau melon derrière le bar.

— Je veux que tu fasses la connaissance de quelques-uns de mes amis, Riley. Les gars, prenez soin des autres filles et gardez-les bien en vue, ordonne-t-il aux trois hommes qui travaillent pour Max et lui.

— Voici Riley, mon associée, annonce Jules fièrement.

Je me retourne abruptement vers les hommes assis sur les divans foncés.

— Je ne suis pas son associée.

Jules croit que je suis d'accord avec ce business parce que je ne dis rien, que j'accepte le fait que Max prostitue des filles, et que Jules l'aide à ce que l'ordre règne au sein de l'appartement. Il ne saisit pas que je n'ai simplement plus l'énergie nécessaire pour lui faire comprendre à quel point je trouve que ce qu'il fait est ignoble. Et jamais je n'accepterais d'être à la tête d'une organisation de la sorte.

— C'est elle qui m'accompagne ce soir, ajoute-t-il, sans se soucier de mes paroles.

— Comme si j'avais eu le choix...

Un homme, fin trentaine, me fait face lorsque je m'assois sur le divan près de Jules. Ses traits durs le rendent effrayant. Un sourire malsain danse sur ses lèvres, et je secoue la tête pour éloigner les idées répugnantes qui me viennent à l'esprit.

Pour la dixième fois en quelques minutes, j'essaie sans succès de retrouver le jeune homme au chapeau melon de tout à l'heure parmi la foule. Les hommes autour de moi ont repris leur conversation, qui ne m'intéresse aucunement. Un nom me ramène toutefois rapidement à la réalité.

— N'est-elle pas la fille de Dan? questionne l'un d'eux.

— Oui, c'est bien elle, répond Jules.

— Qu'est-ce que mon père vient faire dans cette histoire? je demande, en serrant les dents.

Je suis enragée à la seule idée que l'on prononce son nom. Sait-il au moins ce qui s'est passé?

— Ton père s'occupait de mon dossier, à moi aussi. Tu lui ressembles beaucoup, ajoute l'homme, souriant de toutes ses dents. J'aurais bien besoin de tes services à toi également, mais pour autre chose...

Je déglutis, dégoûtée.

— Je vais aller me chercher quelque chose à boire, dis-je dans l'oreille de Jules.

Des bouteilles d'alcool fort remplissent le mur complet derrière le bar, toutes plus coûteuses les unes que les autres. Je commande un verre d'eau, surprenant le serveur aux lunettes rondes.

J'aperçois le barman de tout à l'heure, qui s'amuse à attirer la foule en exécutant un numéro de bouteilles. Il jongle habilement avec trois d'entre elles, pour créer un drink coloré devant lui. Une partie de ses cheveux foncés lui retombe sur le front. Je me surprends à admirer la complexité de sa prestation.

Près de lui, une jeune femme le fixe langoureusement. Dès qu'il termine un numéro, elle s'empresse de l'applaudir et de glousser comme une fillette. Les yeux du jeune homme croisent mon regard brièvement. Et il me lance un clin d'œil au passage.

Chapitre 4

Drunk Groove – MARUV

Pendant que je sirote mon verre d'eau comme si c'était un vin rosé, je m'amuse à observer les gens autour de moi. Un homme qui essaie en vain de flirter avec une femme plus jeune que lui. Malgré le fait qu'il lui ait payé plusieurs verres, elle semble totalement désintéressée. Une fille trop jeune pour être ici semble se disputer au téléphone avec son petit copain. Je souris silencieusement lorsqu'elle met fin à son appel brusquement, après avoir crié quelque chose d'incompréhensible.

Deux coudes se déposent tout près de l'endroit où mon verre était placé.

— Le spectacle t'a plu? interroge l'homme au chapeau melon, en se rapprochant à seulement quelques centimètres de mon visage, pour que je puisse bien entendre ses paroles.

— Quel spectacle?

— Celui que je viens tout juste de faire. Avec les bouteilles.

— Ce n'est pas à moi que tu devrais poser la question, dis-je en pointant le menton vers la femme de tout à l'heure, qui me fusille du regard. Celle-là, je crois qu'elle t'aime bien, finis-je en me tournant vers ses yeux noisette.

— Ne t'en fais pas, c'est une habituée. Alors, quel bon vent t'amène... ?

— Riley.

— Enchanté, Riley, répond-il en me décochant l'un de ces clins d'œil qui pourrait faire fondre l'Antarctique, si le réchauffement climatique ne s'en chargeait pas déjà.

— Phil, les clients sont de plus en plus nombreux ! crie un homme plus âgé derrière lui, des verres remplis de bière entre les mains. Ramène ton cul ici et arrête de flirter avec les clientes.

— Le devoir m'appelle, on reprendra cette conversation d'ici peu, je l'espère.

— Quelle conversation ? Celle où je tombe sous ton charme ?

— Non. Celle où je réussis à obtenir ton numéro de téléphone, rétorque-t-il en riant.

— Phil ! Le bar est plein ! hurle l'homme une deuxième fois.

— À bientôt, Riley, me salue-t-il, avant de s'éclipser vers la meute de chiens assoiffés.

Je me retourne, mon verre toujours entre les mains, pour observer l'ampleur de la foule. Effectivement, le bar est plein à craquer. Le garçon à la couronne et ses amis sont maintenant sur la piste de danse, entourés de plusieurs filles. Ils s'amuse à passer de l'une à l'autre, comme si chacune d'elles n'était qu'un simple numéro.

Je détourne le regard, en ayant déjà trop vu. Le DJ, un écouteur vissé sur l'oreille droite, fait passer ses doigts agiles d'une plaque à l'autre à une vitesse hallucinante. J'observe les muscles de l'homme en sueur se contracter sous sa camisole.

De loin, je remarque l'une des trois nouvelles que nous venons tout juste d'accueillir à l'appartement sortir des toilettes. Son mascara a coulé et une bretelle de sa camisole est arrachée. Son regard balaie la piste de danse avant de s'arrêter sur le mien.

Un des acolytes de Jules sort derrière elle. Je m'empresse de les rejoindre, en traversant le troupeau réuni au milieu de la salle.

— Enfin, te voilà! dis-je à Bébé, feignant l'étonnement. Jules et moi t'attendions au deuxième étage.

Voyant qu'elle ne bouge pas, j'empoigne doucement son poignet pour la tirer vers moi, loin de ce salopard. Elle s'avance de son plein gré, soulagée, et je l'entoure avec mes bras.

— Salut, Gab, je peux t'aider, par hasard? je demande sèchement.

— J'avais une question à poser à Bébé seul à seule.

— Et tout cela devait se faire aux toilettes? Ce n'était pas vraiment nécessaire, puisqu'aux dernières nouvelles tu es la seule merde dans le coin.

— Fais très attention à ce que tu dis, Riley.

— Sinon quoi? Tu vas aller le répéter au patron? Je ne ferais pas ça si j'étais toi, je réplique rudement, alors qu'il s'enfuit comme un lâche.

J'examine le visage de Bébé, dégageant ses cheveux pour étudier ses magnifiques traits.

— Il n'y a rien à voir, Riley.

— Tes blessures ne sont peut-être pas visibles, mais elles sont là. Tu ne dois pas être aussi naïve. Ce monde est différent de celui dans lequel tu vivais avant. Tu n'aurais jamais dû quitter ton ancienne vie.

— Tu ne sais rien de mon passé ni de mes décisions. Compris ?

Surprise par la rage que je devine derrière ses mots, je recule. Quelqu'un derrière moi me pousse dans le dos, sans même prendre la peine de s'excuser. Je me retourne pour faire face à cet imbécile, un homme qui pourrait être mon père. Il remarque mon regard inquisiteur et me sourit, dévoilant ses dents clairement refaites. Ses mains sont bien appuyées sur les hanches d'une jeune fille trop soûle, ils dansent au rythme de la musique. Après quelques secondes, je réalise que celle qui est avec lui est l'une des deux nouvelles arrivées en même temps que Bébé à l'appartement.

— Salopard, dis-je silencieusement, avant de me retourner.

— Allez, beauté, montre-moi ce que tu as dans le ventre, crie l'homme dans mon dos.

L'une de ses mains m'empoigne par les épaules, en quête d'attention. Je me retourne rapidement.

— Tu veux voir ce que j'ai dans le ventre ? je lui réponds, jouant parfaitement le jeu comme je l'ai fait tant de fois dans le passé.

— Oh oui, trésor ! insiste-t-il en déposant ses deux mains sur moi, tout en gardant les yeux fermés, sa précédente compagne aussitôt oubliée.

Je lance un regard rapide derrière moi pour m'assurer que ma protégée est toujours là. Bébé me regarde, la bouche ouverte et le regard interrogateur. Je lui envoie un rapide clin d'œil avant de me tourner vers l'idiot, qui s'amuse allègrement à détailler mon corps avec ses mains.

Je commence à danser, en sautant au gré du son, déposant à chacun de mes mouvements tout mon poids sur les pieds de mon ignoble partenaire. Je l'entends jurer de douleur.

— Salope! crie-t-il, furieux.

— On m'a déjà dit bien pire, je réplique, en lui souriant de toutes mes dents, avant d'envoyer mon genou directement vers sa partie sensible.

Étonné, il recule. Son visage se durcit lorsque la douleur atteint son cerveau. Je me faufile dans la masse de danseurs avec Bébé à mes côtés, qui pouffe de rire à en perdre haleine. Plusieurs fous rires se font aussi entendre autour de nous. Les gens dévisagent l'homme sans même prendre la peine de se cacher. Une fille un peu plus vieille que moi filme la scène avec son portable.

Nous traversons le bar jusqu'à la porte arrière, à la recherche d'un courant d'air frais. Pour garder la porte ouverte, je cale une boîte dans l'embrasure et dépose mon sac tout près de celle-ci. Bébé me suit et s'appuie sur le béton du mur en face de moi.

— Tu es folle! me balance-t-elle. Il aurait pu te tuer!

— Aujourd'hui ou dans quelques semaines, qu'est-ce que ça change?

Elle semble y penser longuement. Puis reprend la parole.

— Tout.

— De quoi parles-tu?

— Si tu mourais aujourd'hui et non dans quelques années, insiste-t-elle, rien ne serait pareil. N'aurais-tu pas une once de regret?

— Peut-être. Peut-être pas.

— Moi, si.

La voilà sur une galaxie que je n'ai pas explorée depuis bien longtemps. Sur une planète où je souhaiterais ne plus jamais remettre les pieds. Celle où l'on se pose beaucoup trop de questions, celle où la distinction entre le bien et le mal est encore présente, où nos rêves se mélangent trop souvent à la réalité. Comme la ligne est mince, entre l'espoir d'un monde meilleur et la réalité de celui dans lequel nous vivons.

J'observe Bébé, perdue dans ses pensées, dans sa conscience, dans ses regrets. Mes regrets à moi, je les ai supprimés de ma mémoire, beaucoup trop effrayée par leur ampleur.

J'entends des sirènes de voitures de police à quelques rues d'ici. Mon sang se glace immédiatement. Je ne peux m'empêcher d'associer ce son à cette soirée-là, et même si j'essaie de les éloigner, les souvenirs sont toujours aussi vifs, comme une blessure qui ne cesse de se rouvrir tant elle a été mal refermée à répétition dans le passé.

Un meurtre, une agression, un incendie. La ville déborde de cruauté. La justice n'est qu'un mot lancé dans les airs, volant par-dessus nous comme une ombre futile, sans jamais nous atteindre.

— Pourquoi Jules t'appelle-t-il « Bébé » ?

— Il trouvait mon nom trop long, répond cette dernière sans me regarder.

Je l'observe à nouveau, admirant ses traits innocents et purs. D'ici deux semaines, ils auront disparu, sous le coup d'une brutalité qui ne laisse personne indemne. Sans même la connaître réellement, j'aimerais la protéger, la tenir loin de toute cette noirceur. Mais il est déjà trop tard, comme toujours. C'est ironique comme la vie me pousse

constamment à rompre cette promesse que je m'étais faite cette soirée-là. Celle selon laquelle je ne me mettrais plus jamais dans le pétrin. Mais il est plus difficile de tenir cette promesse que d'ignorer les sentiments qui me poussent à protéger Bébé.

Je prends une grande inspiration, repoussant toutes ces pensées contradictoires qui circulent dans mon cerveau, essayant de retrouver la raison pour laquelle je m'entêtais à éviter toute relation. Et j'ouvre les yeux, décidée à bâtir un mur impénétrable autour de moi.

— Jules doit probablement nous chercher à cette heure. Nous ferions mieux de rentrer, dis-je sans la regarder.